

# Voix et images

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Volume XXVII, numéro 2, hiver 2002

**N** Imaginaire Nord  
Pour fins de recherche  
privée seulement

# Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles

Daniel Chartier, Université du Québec à Montréal

---

*Au cours des deux derniers siècles, plus de cinq cents écrivains ont émigré au Québec dans des conditions et des circonstances variées. L'apport de ces écrivains à la vie littéraire du Québec est considérable: on constate que la part d'étrangers parmi les écrivains est deux fois plus importante que parmi la population en général. Quelquefois en marge des courants littéraires, parfois au cœur de la construction imaginative nationale, les écrivains émigrés ont des parcours différents selon l'époque de leur arrivée, leur origine, leur langue et leur statut professionnel. De l'arrivée d'intellectuels révolutionnaires et de religieux ultramontains au XIX<sup>e</sup> siècle (Napoléon Aubin, Jules-Paul Tardivel), des grands voyageurs et exilés du début du XX<sup>e</sup> siècle (Marie Le Franc, Louis Hémon), de la première vague d'immigration européenne de l'après-guerre (Monique Bosco, Marco Micone) à la diversification continentale de la fin du siècle (Ying Chen, Sergio Kokis, Teci Werborski), l'histoire de l'immigration littéraire incite à une relecture de toutes les frontières et des constituantes de l'histoire culturelle du Québec.*

---

À l'ombre des érables, [...] nous avons  
entendu parler, chanter, s'exprimer l'âme  
de notre race.

Camille Roy, 1924

L'été, [...] à l'ombre d'un érable, je n'ai pas  
besoin d'une grande imagination pour le  
transformer en manguiier.

Émile Ollivier, 2000

## L'écriture migrante, un phénomène postmoderne

L'écriture migrante est devenue l'un des emblèmes de la littérature de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, particulièrement au Québec; elle s'inscrit dans la

mouvance plus générale du postmodernisme qui, dans son «aveu de l'existence des savoirs», comme l'écrit Sherry Simon<sup>1</sup>, remet en question l'unicité des référents culturels et identitaires. Aussi, l'écriture migrante constitue un courant d'hybridité culturelle, qui «reconnaît une multiplicité des savoirs prenant des configurations diverses et variées»<sup>2</sup>. À partir du tournant des années quatre-vingt, une variété de voix et de discours critiques trouvent de nouveaux lieux de publication au Québec, d'abord dans la revue *Dérives*, fondée en 1975 et animée par le poète et essayiste d'origine haïtienne Jean Jonassaint, dans la revue *Moebius*, fondée en 1977, et chez l'éditeur Guernica à partir de 1979. Ces discours trouveront un écho critique dans *Spirale*, fondée en 1979, mais surtout, de 1983 à 1996, dans le magazine transculturel *Vice versa*, dans lequel apparaît pour la première fois, sous la plume du poète Robert Berrouët-Oriol, l'expression «écritures migrantes». Ce dernier note, en 1986, que «la littérature québécoise contemporaine est encore en train de faire le deuil du discours identitaire univoque»<sup>3</sup>. L'enjeu de cette époque était «la capacité du champ littéraire québécois d'accueillir l'autre voix, les voix d'ici, venues d'ailleurs, et, surtout, d'assumer à visière levée qu'il est travaillé, transver-salement, par des voix métisses».

Depuis, la littérature québécoise compte des œuvres-phares issues de cette dynamique, comme *Les gens du silence* de Marco Micone<sup>4</sup>, *Mère-solitude* d'Émile Ollivier<sup>5</sup> et *L'ingratitude* de Ying Chen<sup>6</sup>, qui représentent bien un courant littéraire qui, s'il a inquiété les critiques à ses débuts, est aujourd'hui devenu partie prenante d'une littérature contemporaine, héritière d'une tradition d'immigration littéraire dont on a souvent occulté la filiation, au profit de l'effet de nouveauté provoqué par l'apparition de thèmes, de motifs littéraires et d'une utilisation de la langue renouvelés. Dans son essai *L'écologie du réel*, paru en 1988, Pierre Nepveu s'inquiétait de ce décentrement qui pouvait signifier «la "fin" de la littérature québécoise»<sup>7</sup>, et caractérisait l'écriture migrante par sa coïncidence avec «le métissage, l'hybridation, le pluriel, le déracinement» et, «sur le plan formel, le retour du narratif, des références autobiographiques, de la représentation»<sup>8</sup>.

1. Sherry Simon, *Hybridité culturelle*. Montréal, L'Île de la tortue, éditeur, coll. «Les éléments», 1999, p. 27.
2. *Ibid.*, p. 27.
3. Robert Berrouët-Oriol, «L'effet d'exil», *Vice versa*, n° 17, décembre 1986-janvier 1987, p. 20.
4. Marco Micone, *Les gens du silence*. Montréal, Éditions Québec Amérique, coll. «Prémiers», 1982, 140 p.
5. Émile Ollivier, *Mère-solitude*, Paris, Albin Michel, 1983, 209 p.
6. Ying Chen, *L'ingratitude*. Montréal/Arles (France), Leméac/Actes Sud, coll. «Généralisations», 1995, 132 p.
7. Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal, Borel, 1988, p. 215.
8. *Ibid.*, p. 201.

L'écriture migrante représente plutôt dans l'histoire de la littérature québécoise un courant littéraire, qu'il faut distinguer de concepts qui lui sont apparentés : la littérature ethnique, qui renvoie à des éléments biographiques liés à l'appartenance culturelle, sans qu'il y ait pour autant nécessité d'un passage migratoire ; la littérature de l'immigration, un corpus thématique qui traite des problématiques migratoires ; la littérature de l'exil, qui peut prendre, selon les cas, la forme de la biographie, de l'essai ou du récit de voyage ; la littérature de diaspora, œuvres produites par des émigrés dans différents pays, mais qui se rattachent aux rouages de l'institution littéraire du pays d'origine ; la littérature immigrante, corpus socioculturel transnational des écrivains qui ont vécu cette expérience traumatisante, mais souvent fertile de l'immigration et enfin, la littérature migrante, qui se définit par des thèmes liés au déplacement et à l'hybridité et par des formes particulières, souvent teintées d'autobiographie, et qui est reçue comme une série dans la littérature.

Dans ce dernier cas, il s'agit au Québec tout autant d'une rupture migratoire que d'une évolution critique, qui fait en sorte qu'à partir de la fin du siècle les écrivains nés à l'étranger sont associés à un courant littéraire, symbolisé par l'écriture migrante, auquel participent d'ailleurs des écrivains nés au pays, dont Monique Proulx avec son recueil de nouvelles *Les aurores montréalaises*, ou encore le romancier, poète et essayiste Pierre Nepveu. Toutefois, l'examen de ce corpus rappelle qu'il s'agit principalement d'écrivains nés à l'étranger, arrivés selon des parcours dissemblables vers ce qu'Émile Ollivier appelle «l'extrême-nord de la migration»<sup>9</sup>. L'émergence de ce corpus appelle ainsi l'examen de l'histoire de l'immigration littéraire au Québec sur une période suffisamment longue pour comprendre les particularités de ce mouvement de l'écriture migrante, intimement lié aux changements migratoires qui ont façonné le Québec à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. L'écriture migrante apparaît ainsi comme le prolongement d'une longue histoire migratoire qui a façonné les frontières et les marges de la vie littéraire et de la littérature québécoise et qui permet d'en comprendre la constitution.

Si elles s'appuient sur la prémisses d'une constituante commune aux écrivains qui ont vécu l'expérience de l'immigration, ces réflexions n'excluent toutefois pas les différences dans les modalités d'intégration des écrivains immigrés au Québec. En effet, quoiqu'il s'agisse d'une autre problématique, il faudrait arriver à contextualiser ces vagues d'immigration en fonction de facteurs culturels et littéraires, mais aussi socioéconomiques : un exilé politique chilien n'a pas la même perception de l'institution littéraire québécoise que l'immigrant économique de Hong-Kong. De plus, au cours des décennies, les modes d'insertion et de réception des œuvres ont varié :

9. Suzanne Giguère, «Émile Ollivier», *Passesurs culturels. Une littérature en mutation. Entretiens*, Québec, Les Éditions de l'IDRC, 2001, p. 52.

tout un monde sépare les écrivains coloniaux anglais, écossais et irlandais du XIX<sup>e</sup> siècle des écrivains de la diaspora yiddish à Montréal au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à l'écrivain d'origine coréenne du tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Ces questions, toutes pertinentes, font ailleurs l'objet d'autres travaux<sup>10</sup>.

### Des précurseurs par centaines

Bien que l'accélération des transports et la libération des frontières aient accentué les mouvements migratoires, « il a toujours existé des individus qui se sont créés des parcours "entre" les cultures<sup>11</sup> ». L'écrivain Hans-Jürgen Greif rappelle que « l'écriture migrante n'est pas un phénomène nouveau » et qu'il y a toujours eu des écrivains qui, comme Sénèque, Beckett ou Kokis, écrivent ailleurs. Dans le cas du Québec, le phénomène de l'écriture migrante a permis de mettre l'accent sur l'apport des écrivains émigrés depuis les débuts de la mise en place d'une littérature nationale. Si l'histoire du Québec apparaît souvent dans sa linéarité, il faut se rappeler qu'il s'agit là d'une construction *a posteriori* qui valorise une origine unique, alors qu'elle est elle-même une histoire hybride, transformée par une intégration (variable selon les siècles) et de multiples vagues successives d'immigration.

Les précurseurs de cette immigration littéraire se comptent par centaines. On pense d'abord, avant la période de l'écriture migrante, au drameur et metteur en scène Jean-Pierre Ronfard (Thivencelles, 1919-), fondateur de l'École nationale de théâtre, à l'essayiste et romancier Naïm Kattan (Bagdad, 1928-), à la romancière Monique Bosco (Vienne, 1927-), au poète et dramaturge Anthony Phelps (Port-au-Prince, 1928-), à Marie Le Franc, récipiendaire du prix Femina en 1928 pour *Grand-Louis l'innocent* (Sarzeau, 1879—Saint-Germain-en-Laye, 1964), à l'auteur de *Maria Chapdelaine*, Louis Hémon (Brest, 1880—Chapleau, 1913), au prolifique romancier Maurice Constantin-Weyer, auteur d'une soixantaine d'œuvres dont *Un homme se penche sur son passé*, prix Goncourt en 1929 (Bourbonne-les-Bains, 1881—Paris, 1964), et même aux grands polémistes du XIX<sup>e</sup> siècle comme l'ultramontain Jules-Paul Tardivel (Covington, 1851—Québec, 1905), Napoléon Aubin, fondateur du journal *Le Fantastique* en 1837 (Chêne-Bougeries, 1812—Montréal, 1890) et le défenseur de la liberté d'expression Marc Sauvalle (Havre, 1857—Ottawa, 1920). En fait, ce sont en tout, au cours des deux derniers siècles, près de six cents écrivains qui ont émigré au Québec, suivant des parcours dissemblables : de l'immigration littéraire au refuge politique, de parcours croisés et souvent triangulaires au simple passage devenu permanent. L'étude de ce corpus

10. À cet égard, le *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec, 1800-1999* que je prépare, et qui sera publié en 2002 chez Nota bene, permettra de définir les limites et l'étendue de l'apport de l'immigration à la vie littéraire au Québec.

11. Sherry Simon, *op. cit.*, p. 36.

permet de mieux saisir le phénomène de l'écriture migrante, l'apport des étrangers à la constitution d'une littérature nationale, mais aussi les fondements et la dynamique même de l'histoire de cette littérature, alimentée depuis deux siècles par un flux régulier et diversifié.

Ainsi, l'examen général de l'apport des écrivains émigrés nous apparaît un préliminaire essentiel pour comprendre l'histoire de la vie littéraire au Québec, tant dans sa constitution que dans ses marges et ses frontières. L'effet de nouveauté de l'écriture migrante donne l'impression que la littérature s'est alors « ouverte sur le monde » en laissant une plus grande place aux écrivains d'ailleurs, devenus plus nombreux dans le paysage littéraire à partir des années quatre-vingt. Pour bien mesurer l'importance de ces écrivains nés à l'étranger, on doit faire appel à des données comparatives sur l'évolution de l'immigration et le développement de l'activité littéraire au cours d'une période historique suffisamment longue pour saisir ce qui distingue la fin du XX<sup>e</sup> siècle, tout en restant sensible aux disparités régionales, linguistiques, historiques et ethniques qui traversent ce corpus (voir le tableau à la page suivante).

### La régularité du flux migratoire au Québec

Les démographes soulignent les difficultés de mesurer avec précision les phénomènes migratoires qui se modulent selon des déplacements aux contours souvent flous dans le temps et l'espace et aux parcours alambiqués<sup>12</sup>. Selon le recensement de 1996, le Québec compte aujourd'hui 664 500 immigrants, soit 9 % de sa population. En comparaison, ce taux est deux fois plus élevé dans le reste du Canada, soit 19 %, et il atteint même 25 % en Ontario<sup>13</sup>. L'exception en la matière n'est pas le Québec, mais le Canada. Ainsi, les États-Unis, perçus comme une terre d'accueil où se réalise le processus culturel du *melting-pot*, ont aujourd'hui un taux de population immigrée de 10 %<sup>14</sup>, semblable à celui du Québec. Par comparaison, en France, 7 % de la population était immigrée en 1999<sup>15</sup>.

12. « La nature même du phénomène migratoire explique cette difficulté de mesure », écrivent les auteurs de *La migration au Québec. Synthèse et bilan bibliographique*, Denise Desrosiers, Joël W. Gregory et Victor Piché. « La migration est définie par deux dimensions essentielles : le temps et l'espace. Associé à la migration, il y a toujours un élément de durée : il faut qu'un individu reste un certain minimum de temps à sa destination avant d'être considéré comme "migrant". [...] De plus, une migration implique un déplacement d'un endroit à un autre. » (Montréal, Ministère de l'immigration, coll. « Études et documents », 1978, p. 11)

13. Voir Statistique Canada à [http://www.statcan.ca/francais/Pgdb/People/Population/demo35b\\_f.htm](http://www.statcan.ca/francais/Pgdb/People/Population/demo35b_f.htm) et [http://www.statcan.ca/francais/Pgdb/People/Population/demo02\\_f.htm](http://www.statcan.ca/francais/Pgdb/People/Population/demo02_f.htm).

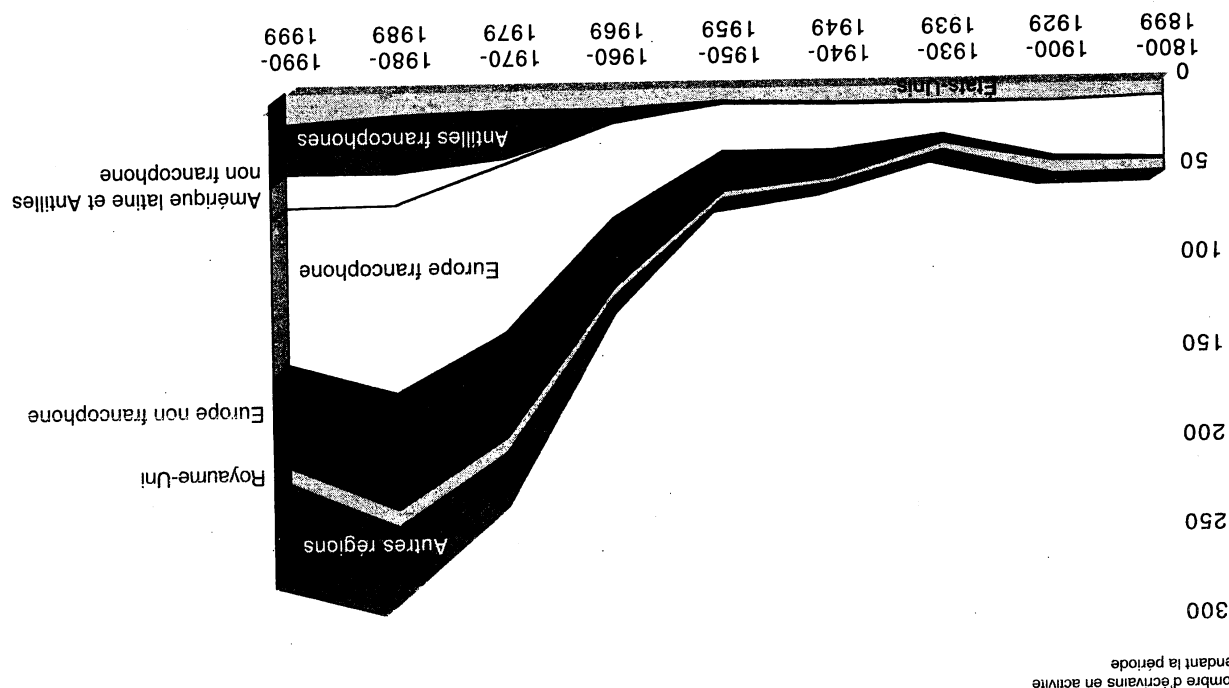
14. Voir les données du recensement américain pour 2000 à <http://www.census.gov/population/www/socdemo/foreign.html>.

15. Voir l'étude de l'Académie de Versailles sur la population immigrée à <http://www.ac-versailles.fr/PEDAGOGIE/se/themes/popactiv/popactiv2.htm>.

Ces taux ne reflètent toutefois pas les particularités urbaines des métropoles, dans lesquelles se concentrent les populations immigrées et qui sont les foyers culturels et littéraires d'où émergent et sont diffusées les œuvres. Ainsi, la population immigrée représentait en 1991 38 % de la population de Toronto et 17 % de celle de Montréal<sup>16</sup>. Ces taux ne font pas exception dans le siècle : la population née à l'étranger à Toronto a fluctué de 30 % à 43 % de 1921 à aujourd'hui, les sommets ayant été atteints dans les années soixante-dix. À Montréal, ce taux a varié de 12 % à 18 % pendant la même période<sup>17</sup>. Comparée à Toronto, Montréal demeure une ville relativement homogène, quoique ouverte à l'immigration ; par contre, mesurée à d'autres villes du monde et aux zones rurales, elle constitue depuis le début du siècle, au moment où les origines de sa population ont commencé à se diversifier<sup>18</sup>, un laboratoire cosmopolite. «Aujourd'hui les décentrements ont tendance à devenir la règle plutôt que l'exception. Comme l'écrit le poète et dramaturge Fulvio Caccia, quand on pense que des villes comme Montréal ou Toronto ont entre 20 % et près de 50 % de citoyens nés hors des frontières du pays, on voit à quel point le changement induit par l'immigration est au cœur de notre condition moderne et postmoderne<sup>19</sup>».

Par ailleurs, la situation démographique du Canada à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, fortement marquée par l'immigration, a conduit à l'adoption de politiques identitaires qui ont façonné sa dynamique culturelle, mais qui ne correspondaient pas toujours aux particularités de la situation québécoise. Après des décennies de politique d'immigration raciale, pendant lesquelles le Canada a fermé ses frontières à certains ressortissants, dont les Asiatiques<sup>20</sup>, il établit un nouveau système de sélection des immigrants en 1967

TABLEAU  
Nombre d'écrivains québécois nés à l'étranger  
par décennie et région de naissance, 1800-1999



Nombre d'écrivains en activité pendant la période

16. Tiré de [Anonyme], «Le multiculturalisme au Canada», Ministère du Patrimoine, coll. «Réalités canadiennes», <http://www.pch.gc.ca/csp-pec/francais/realites/multi/index.htm>.
17. «Population totale et population née à l'étranger, certaines villes, 1921-1971», *Statistiques sur l'immigration et la population*, Ottawa, Main-d'œuvre et Immigration Canada, 1974, p. 16-17.
18. Selon Yves Bourdon et Jean Lamare, la part de la population montréalaise d'une autre origine que française ou anglaise est passée de 5,4 % à 12,9 % entre 1901 et 1921 (*Histoire du Québec. Une société nord-américaine*, Laval, Beauchemin, 1998, p. 126). En 1999, seuls 9,4 % des immigrants sont venus de France, pourtant premier pays d'immigration ; suivent la Chine (7,2 %), l'Algérie (6,9 %), le Maroc (5,2 %), l'ex-URSS (4,7 %) et Haïti (4,3 %). Tiré de «Immigrants selon le pays de naissance, Québec, 1996-1999», <http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/demograp/migration/603.htm>.
19. Propos recueillis en entrevue par Suzanne Giguère, *Passeurs culturels. Une littérature en mutation. Entretiens, op. cit.*, p. 25.
20. Par exemple, après des décennies d'immigration massive, il n'y a plus que sept Chinois qui émigrent au Canada de 1926 à 1946 et deux Japonais de 1941 à 1950 (Jin Tan et Patricia Roy, *Les Chinois au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, coll. «Les groupes ethniques du Canada», 1985, p. 10 et W. Peter Ward, *Les Japonais au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, coll. «Les groupes ethniques du Canada», 1982, p. 5).

et adopte une politique du multiculturalisme en 1971. Le Québec, qui intègre un flux migratoire constant depuis trois siècles et qui a vu certaines stratégies d'immigration du XIX<sup>e</sup> siècle mettre en jeu sa propre survie, a reçu cette politique avec méfiance. Le multiculturalisme fédéral soulevait des doutes quant à ses véritables motifs, qui semblaient être de ramener les francophones du pays, principalement au Québec, d'un statut de peuple fondateur à celui d'une minorité ethnique parmi tant d'autres. Aussi, l'État québécois s'est plutôt doté, dans les années quatre-vingt, d'une politique de pluralisme culturel. D'autres se sont aussi inquiétés des effets de cette politique qui, si elle « peut parfois servir d'arme puissante contre le racisme et la discrimination »<sup>21</sup>, risque aussi, comme le souligne l'écrivain Neil Bissoondath, lui-même immigrant de Trinidad, de nous entraîner dans « de multiples solitudes sans aucun lien entre elles »<sup>22</sup>, et d'accentuer la marginalisation des groupes minoritaires<sup>23</sup>. Cependant, on peut noter que le changement dans la politique d'immigration du Canada, en 1968, a conduit à un phénomène de diversification de la provenance géographique et linguistique des immigrants au Québec et que ce changement s'est manifesté une quinzaine d'années plus tard dans le domaine littéraire par l'émergence de ce qu'on a appelé « l'écriture migrante ».

### Écrivains émigrés

Il est plus difficile d'établir la proportion d'immigrés parmi les écrivains que parmi la population en général parce que le statut de l'écrivain est défini de manière variable selon les perspectives<sup>24</sup> et qu'il n'existe pas de

statistiques historiques constantes sur l'évolution du nombre d'écrivains au Québec. En 1981, Ignace Cau évaluait, dans son ouvrage intitulé *L'édition au Québec de 1960 à 1977*, que le nombre d'écrivains québécois nés à l'étranger variait de 6 % à 26 % selon les années au cours de la période de 1962 à 1967<sup>25</sup>; en moyenne 14 % des écrivains étaient alors nés à l'étranger, alors que ce taux représentait, pendant la même période, 7 % de la population en général — c'est donc dire qu'il y avait chez les écrivains, pendant cette période, deux fois plus d'immigrés que parmi la population en général.

La répartition de l'activité des écrivains nés à l'étranger dans la vie littéraire au Québec suit le développement démographique et culturel du Québec, particulièrement l'augmentation phénoménale de l'activité littéraire à partir de la Révolution tranquille, mais surtout dans les décennies qui l'ont suivie. Par exemple, alors qu'il s'est publié trente-huit œuvres littéraires dans la décennie des années 1850, il en paraissait 1 333 dans les années 1960, le triple dans les années 1970 et plus de treize mille (13 495) dans les dix dernières années du XX<sup>e</sup> siècle. C'est donc dans un contexte d'effervescence culturelle intense qu'il faut évaluer la place des écrivains émigrés au Québec.

### Évolution de l'immigration littéraire

On peut distinguer cinq périodes distinctes dans l'histoire de cette immigration littéraire : le XIX<sup>e</sup> siècle, marqué par la forte présence d'immigrants français et irlandais et d'un certain nombre de religieux ; une seconde période du début du siècle à 1939, qui se caractérise par la présence constante, quoique modeste, d'immigrants européens, surtout de langue française, mais aussi de quelques écrivains américains ; une troisième période d'après-guerre, de 1940 à 1959, qui voit se maintenir le taux d'activité des écrivains de l'immigration traditionnelle, auxquels s'ajoutent des auteurs de l'Europe non francophone : Pologne, Roumanie et Italie ; ensuite la période de la Révolution tranquille, pendant laquelle le nombre d'écrivains en provenance de l'Europe francophone augmente, alors qu'arrivent aussi des écrivains d'autres origines : quelques-uns d'Afrique du Nord et des Antilles ; la période contemporaine, pendant laquelle la présence des écrivains de toutes provenances augmente, alors qu'arrivent de plus en plus d'auteurs des Antilles, les exilés du coup d'État de 1973 au Chili et des écrivains des pays de l'Est. Cette période représente un sommet dans la présence d'écrivains émigrés en activité et un équilibre entre leurs provenances géographiques : désormais, les immigrants

21. Sherry Simon, *op. cit.*, p. 19.  
22. Neil Bissoondath, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme*, Montréal, Boréal, 1995, p. 203.  
23. Dans une entrevue, Neil Bissoondath révèle à quel point sa critique du multiculturalisme a été mal reçue par le gouvernement fédéral : « On m'a traité de traître, parce que je n'acceptais pas sans réfléchir la politique du multiculturalisme [...] La ministre fédérale du multiculturalisme a dit qu'elle n'aurait pas mes livres, ni moi personnellement. Par opposition à l'acceptation, la tolérance est un moyen d'enterrer les problèmes » (Mathieu Lindon, « Multiculturalisme », *Libération*, 18 mars 1999).  
24. Rappelons que la *Loi sur le statut professionnel des artistes*, adoptée au Québec en 1988 (L.R.Q., c. S-32.01) définit l'artiste « et par extension l'écrivain, comme celui 1<sup>o</sup> qui se déclare artiste professionnel, 2<sup>o</sup> qui crée des œuvres pour son propre compte, 3<sup>o</sup> dont les œuvres sont exposées, produites, publiées, représentées en public ou mises en marché par un diffuseur et 4<sup>o</sup> qui a reçu de ses pairs des témoignages de reconnaissance comme professionnel, par une mention d'honneur, une récompense, un prix, une bourse, une nomination à un jury, la sélection à un salon ou tout autre moyen de même nature (1988, c. 69, a. 7). Quant à l'Union des écrivains et écrivaines québécois (UNEQ) qui est devenue, par cette loi, la seule association professionnelle d'écrivains reconnue, elle définit l'écrivain comme « le seul auteur d'au moins deux livres d'au moins 48 pages publiés par une maison d'édition reconnue et que ces deux livres appartiennent à l'un ou l'autre des genres suivants : le roman, le récit, la nouvelle, le conte, la poésie, le théâtre, l'essai ». Par contre, ce critère varie considérablement dans les recherches universitaires, selon les perspectives qui sont favorisées.

25. L'auteur évalue, sans toutefois préciser ses critères, qu'il y avait 51 écrivains nés à l'étranger sur 200 en 1962, 66 sur 276 en 1963, 38 sur 266 en 1964, 25 sur 248 en 1965, 14 sur 249 en 1966 et 32 sur 325 en 1967 (Ignace Cau, *L'édition au Québec de 1960 à 1977*, Annexe J. « Caractéristiques des écrivains québécois de 1962 à 1967. Sexe, état civil, citoyen net », Québec, ministère des Affaires culturelles, 1981, p. 223).

de l'Europe francophone ne sont plus majoritaires et les écrivains des autres continents forment un fort contingent.

### Avant 1900

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, des écrivains immigrèrent au Québec dans des conditions qui ne sont pas sans rappeler celles que vivront les écrivains contemporains : leur place et leur statut dans l'institution littéraire, leur rapport à la culture et à la langue et leur éducation souvent différente des habitants du pays demeurent des éléments fondamentaux qui distinguent leurs pratiques d'écriture. Bien sûr, les facteurs d'intégration et d'exclusion culturelles et sociales se modulent alors selon d'autres paramètres. Cependant, des auteurs étrangers alimentent les débats littéraires et initient les écrivains locaux à des formes nouvelles. Dès le début de la période, le dramaturge Joseph Quesnel fait paraître les premières pièces de théâtre au pays. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le journaliste de combat Napoléon Aubin, né en Suisse, fonde de nombreux journaux et revues dont *Le Fantastique* en 1837, alors que le prolifique romancier Henri-Émile Chevalier passe une partie de sa vie au Québec avant de rentrer en France et l'explorateur Henri de Puyjalon découvre les côtes nordiques et du Labrador et consigne ses expéditions dans des essais.

La vaste majorité des écrivains émigrés pendant cette période sont français, suivant en cela les tendances plus générales des mouvements migratoires de la période. Dans un article récent, l'écrivain Naim Kattan écrit : « Dans cette littérature naissante, les étrangers étaient admis à condition qu'ils fussent français, belges et surtout catholiques<sup>26</sup> ». En fait, la littérature suivait en ce sens le degré d'ouverture sociale et politique du pays.

Environ le quart des écrivains qui immigrèrent avant le XX<sup>e</sup> siècle sont des religieux, dont la plupart fuyaient, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les politiques françaises de laïcisation, dont les lois Combes. Parmi ceux-ci, un grand nombre se destinent à l'enseignement tout en publiant quelques ouvrages historiques, dont le fondateur du collège Sainte-Marie, Félix Martin. On a souvent vu l'arrivée de ces religieux comme un élément décisif dans la croisade ultramontaine. Toutefois, on cherchera vainement parmi eux le plus radical des intégristes religieux, puisque ce rôle revient à un auteur laïc, né en 1851 au Kentucky d'un père français récemment immigré et d'une mère américaine, qui apprendra le français à son arrivée au Québec et qui deviendra l'ennemi juré des libéraux, fondateur du journal radical ultramontain *La Vérité*<sup>27</sup> et auteur d'un roman d'anticipation catholique intitulé *Pour la patrie*<sup>28</sup>.

26. Naim Kattan, « Les deux destins de la littérature », *Le Devoir*, 8 janvier 2001.

27. En 1881.

28. Jules-Paul Tardivel, *Pour la patrie. Roman du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Cadieux et Derome, 1895, 451 p.

En cette période de forte immigration de langue anglaise, des écrivains britanniques de talent s'installent au Québec. Les plus connus sont nés en Irlande : l'essayiste et poète Thomas D'Arcy McGee et le poète William Henry Drummond, auteur du recueil *The Habitants and Other French-Canadian Poems*, paru en 1897, dans lequel on retrouve une utilisation audacieuse des canadianismes de langue française. Il faut aussi souligner les œuvres de John Talon L'Espérance, auteur d'un roman historique sur l'invasion américaine du Canada, de la romancière Margaret Robertson, du poète Standish O'Grady, auteur d'une complainte de l'immigrant intitulée *The Emigrant*, parue dès 1841 et enfin, la nouvelliste d'origine anglaise et chinoise Edith Maud Eaton, première immigrante d'origine asiatique à publier en Amérique du Nord, auteure de *Mrs. Spring Fragrance*.

### Au début du XX<sup>e</sup> siècle

À partir du début du siècle, de nouveaux phénomènes modifient l'immigration littéraire, dont l'arrivée des premiers écrivains juifs exilés d'Europe de l'Est, de quelques Italiens et le retour de plusieurs émigrés québécois dont les enfants sont nés, et parfois éduqués, aux États-Unis. On compte parmi eux le poète et romancier Robert Choquette et l'historien Lucien Campeau.

Cette période est aussi celle pendant laquelle émigrent des écrivains nés en Europe qui joueront un rôle considérable dans la constitution de la vie littéraire au Québec. Parmi ceux qui écrivent en français, on pense entre autres au romancier régionaliste Harry Bernard, au dramaturge et romancier populaire Henry Deyglun, au philosophe Charles de Koninck, à l'historien Robert Rumilly, ainsi qu'au dramaturge Eugène Lassalle, fondateur du Conservatoire portant son nom. L'histoire littéraire a cependant retenu les noms de Marie Le Franc, dont le parcours contemporain de va-et-vient entre l'Europe et l'Amérique rappelle le destin des écrivains de la fin du siècle, d'Eugène Achard, auteur d'une centaine d'ouvrages pour la jeunesse, fondateur de plusieurs maisons d'édition, de revues littéraires et d'associations d'auteurs, et surtout de Louis Hémon, auteur de *Maria Chapdelaine, récit du Canada français*, une œuvre romanesque qui devait déterminer à jamais la littérature québécoise et agir comme un modèle littéraire imposant ses normes pendant des décennies auprès des écrivains canadiens-français.

Chez les anglophones, c'est à Montréal qu'immigrent le célèbre nouvelliste et essayiste anglais Stephan Leacock, cofondateur de la Canadian Author's Association (1921), la romancière écossaise Jessie Georgina Sime et l'Irlandais Brian Moore, auteur de *The Lonely Passion of Judith Hearne*, qui vit une vingtaine d'années au Québec avant de déménager aux États-Unis au cours des années cinquante, puis d'écrire son roman le plus connu, *Black Robe*.

### 1940-1959

Pendant la période de 1940 à 1959 arrivent de nombreux écrivains qui seront aussi des animateurs actifs de la vie littéraire et culturelle du Québec: le poète Alain Horic, né en Croatie, arrive en 1952 et participera plus tard à la fondation des Herbes rouges (1978); le dramaturge André Cailloux, considéré comme l'un des principaux artisans de la télévision pour enfants dès ses débuts en 1952; Béatrice Clément, fondatrice de l'Association des écrivains pour la jeunesse; le poète Claude Haefely, ami de Gaston Miron; le romancier et l'éditeur Pierre Tisseyre et son collègue d'origine lituanienne Aloyzas-Vitas Stankevicius, mieux connu au Québec sous son nom francisé Alain Stanké, ainsi que le poète Melech Ravitch, l'un des principaux animateurs de la vie littéraire yiddish à Montréal.

Malgré la position des autorités, qui ne reconnaissent pas l'urgence d'accueillir les exilés juifs de l'Europe antisémite du début du xx<sup>e</sup> siècle, Montréal devient, dans les années quarante, l'un des foyers de la littérature yiddish, grâce à l'arrivée au Québec d'écrivains venus principalement de Pologne et d'Ukraine. Aux auteurs yiddish arrivés pendant la période précédente, dont l'essayiste Harry Wolofsky et l'écrivaine Ida Mazé, se joignent de nouveaux, telle Rachel Haring Korn. Parmi la nouvelle génération, certains écrivains juifs écrivent en anglais, faisant suite à l'œuvre du poète A. M. Klein, auteur du recueil *The Rocking Chair and Other Poems*, paru en 1948<sup>29</sup>, alors que d'autres écrivent en français, dont la romancière Monique Bosco ou l'essayiste Raymond Klibansky. Parmi les autres œuvres d'écrivains juifs qui émigreront au Québec au cours des périodes subséquentes, il faut souligner, en français, les romans et les essais remarquables de Naim Kattan et Régine Robin et, en anglais, les romans et la poésie de Ann Charney, Robyn Sarah et David Homel.

### La Révolution tranquille

Plus de cent cinquante écrivains, soit trois fois plus que pendant les décennies précédentes, immigrent au Québec pendant la Révolution tranquille, notamment sous l'impulsion des embauches professionnelles massives dans la fonction publique. L'immigration littéraire commence à se diversifier, avec l'arrivée des premiers écrivains d'Afrique du Nord, des Antilles et d'Asie. Si, dans la plupart des cas, leur arrivée au Québec précède de quelques années la publication de leurs premières œuvres, ces écrivains témoignent, cependant, de l'intensification et de la diversification de l'immigration.

Parmi les auteurs d'Afrique du Nord, arrivent pendant les années soixante plusieurs femmes, dont la fondatrice des Éditions Trois, Anne-Marie Alonzo, les romancières Nadia Ghalem, Mona Latif-Ghattas et bien

sûr Marie Cardinal, auteure du roman *Les mots pour le dire*. C'est également pendant cette période qu'immigrent une trentaine d'écrivains d'origine haïtienne, qui continueront à entretenir des liens privilégiés avec le milieu littéraire de leur pays d'origine tout en contribuant à la vie littéraire québécoise. Nombreux sont ceux qui ont subi les affres du régime de Duvalier avant de pouvoir s'exiler: Gérard Étienne, Maximilien Laroche, Émile Ollivier.

Parmi les Européens francophones, bon nombre occupent des places dans les ministères, les cégeps et les universités, comme le musicologue Jean-Jacques Nattiez ou l'essayiste Marc Angenot, alors que d'autres écrivent des œuvres de fiction et participent à l'exploration formelle des années soixante-dix: le romancier Jean Basile, cofondateur de la revue alternative *Mainmise*, le romancier Dominique Noguez ou le dramaturge et metteur en scène Jean-Pierre Ronfard.

### La période contemporaine

La période contemporaine marque une période de diversification, d'équilibre et d'intensification de la présence des écrivains nés à l'étranger, poursuivant en cela les mouvements amorcés au cours des décennies précédentes. Au début des années soixante-dix, les premiers écrivains d'Amérique du Sud arrivent au Québec: la nouvelliste Gloria Escomel, née en Uruguay, le romancier Sergio Kokis, né au Brésil et les exilés chiliens du coup d'État de 1973, dont la cinéaste et romancière Marilú Mallet.

L'immigration de langue française se diversifie: désormais, les écrivains francophones proviennent d'Algérie, d'Afrique noire, du Liban comme le dramaturge Wajdi Mouawad, du Maroc ou de Tunisie, bien que le plus grand nombre d'entre eux émigrent toujours d'Europe, comme Paul Zumthor, ou d'Haïti, comme le romancier Dany Laferrière, auteur de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*<sup>30</sup>. L'effet des nouvelles politiques québécoises d'immigration, qui favorisent les candidats qui maîtrisent déjà le français, peu importe leur pays d'origine, se fait aussi sentir dans le monde littéraire par la présence d'écrivains de langue française originaires de pays qui ne le sont que partiellement: Constantin Stoiciu, romancier et éditeur né en Roumanie ou encore Aline Apostolska, née en Macédoine, témoignent de ce phénomène.

La manifestation la plus marquante, en plus de la diversification des origines des écrivains, reste cependant la publication d'œuvres en français par des écrivains qui ne maîtrisaient pas cette langue avant leur arrivée au Québec: la plus connue d'entre eux, Ying Chen, née en Shanghai en

29 A. M. Klein, *The Rocking Chair and Other Poems*, Toronto, Ryerson Press, 1948, 56 p.

30 Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB éditeur, 1985, 151 p.



1961, a publié quatre romans<sup>31</sup>, dont *L'ingratitude*. Toute une nouvelle génération d'écrivains suivent cet exemple, dont Mauricio Segura, né au Chili en 1969 et auteur du roman *Côte-des-Nègres*<sup>32</sup>, le nouvelliste Ook Chung, né au Japon, ou encore Tacia Werbowski, née en Pologne.

### Conclusion

L'établissement du corpus d'auteurs nés à l'étranger et l'étude des déterminations migratoires, sociales et littéraires qui le parcourent permettent de mieux comprendre l'histoire de la vie littéraire au Québec et de découvrir une problématique constitutive de la littérature québécoise qu'on a souvent reléguée à la seule fin du xx<sup>e</sup> siècle, faute d'une connaissance réelle de l'ampleur de cet apport. Le phénomène littéraire des écritures migrantes apparaît comme un courant littéraire fascinant de la fin du xx<sup>e</sup> siècle, notamment parce qu'il a lié, de manière historique, l'évolution de la littérature québécoise aux grands courants de pensée de cette période définie par le postmodernisme et la migration, mais aussi à une certaine condition identitaire qui tend à la subtilité et à la multiplicité des appartenances. Certains ont craint que ce mouvement emporte la littérature québécoise hors de ses frontières, alors qu'il s'agissait justement de redéfinir ces dernières de façon à ce que la littérature ne dérive pas dans une nostalgie des origines. L'histoire de l'immigration littéraire nous rappelle que les racines historiques des écritures migrantes parcourent l'entièreté de l'histoire de la vie littéraire au Québec et se révèlent aujourd'hui comme une nouvelle exigence en faveur d'une relecture historiographique complète des marges et des frontières du territoire imaginaire du Québec.

31. Ying Chen, *La mémoire de l'eau*, Montréal, Leméac, 1992, 135 p. ; *Les lettres chinoises*, Montréal, Leméac, coll. « Roman », 1993, 171 p. ; *L'ingratitude*, Montréal/Arles (France), Leméac/Actes Sud, coll. « Générations », 1995, 132 p., et *Immobilier*, Montréal, Boreál, 1998, 155 p.

32. Mauricio Segura, *Côte-des-Nègres*, Montréal, Boreál, 1998, 295 p.

## Pratique des signes et fascination de l'informe dans les romans d'Anne Hébert

Daniel Marcheix, Université de Limoges

*L'une des singularités les plus fortes de l'œuvre romanesque d'Anne Hébert tient à sa propension à mettre à l'épreuve l'identité de ses personnages dans leur rapport aux diverses formes de pratiques discursives. Ce différend qui oppose le sujet hébertien aux signes culturels est lié à la résurgence dévastatrice du drame sauvage et archaïque de la séparation originelle, et ouvre l'espace romanesque à l'indicible que seule une parole esthétique, soucieuse de réconcilier le corps et le Verbe, peut couler dans des formes significatives.*

Réfléchissant aux critères susceptibles de soutenir les « jugements littéraires », Julien Gracq notait l'intérêt « d'une considération [...] à propos des écrivains », « celle de leur centre de gravité émotionnel et imaginaire, et de son plus ou moins de congruence avec la structure de leur œuvre<sup>1</sup> ». Appliquée à Anne Hébert, la recherche de ce « point central<sup>2</sup> », nous conduit à privilégier l'obstination de son œuvre romanesque à mettre à l'épreuve l'identité de ses personnages dans leur rapport aux signes et aux diverses formes de mises en discours. Le plus souvent dissous dans un dire perdu, le sujet hébertien « semble bien [...] se livrer [...] à nu à [...] la terreur de l'expression<sup>3</sup> », que Laurent Jenny définit comme ce « [m]oment ambigu et difficile qui, tout à la fois, conjure et rappelle l'innommable, le médiatise et le représente, le divise et l'énonce, le produit dans sa nouveauté et l'intègre à un ordre<sup>4</sup> ».

Or on sait, depuis Paul Ricœur, que la maîtrise des pratiques discursives significatives constitue le principe actif de toute construction identitaire : « le soi ne se connaît pas de façon immédiate mais seulement de

1. Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, Paris, José Corti, 1992, p. 280.

2. *Ibid.* L'expression est empruntée à Frédéric Schlegel.

3. Dominique Rabaté, *Poétiques de la voix*, Paris, José Corti, 2000, p. 210.

4. Laurent Jenny, *La terreur et les signes. Poétiques de rupture*, Paris, Gallimard, 1982, p. 27.